

**Les études sur l'ethnogenèse au Canada**  
**Enjeux et horizons de recherche pour le Québec**  
**Ethnogenesis Studies in Canada**  
**Issues and Research Horizons for Québec**

Louis-Pascal Rousseau

Volume 36, Number 1, 2006

Lieux coutumiers, identité, tourisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081761ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081761ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, L.-P. (2006). Les études sur l'ethnogenèse au Canada : enjeux et horizons de recherche pour le Québec. *Recherches amérindiennes au Québec*, 36(1), 49–57. <https://doi.org/10.7202/1081761ar>

Article abstract

The history of the North American continent is characterized, genealogically and culturally by the intermixture of its colonial, Amerindian and Inuit populations. This intermixture led to great transformations of all of these populations, and also, in some cases, to the emergence of new communities (that is to say, communities of mixed European and Aboriginal ancestry that considered themselves to be distinct from their European and Indian or Inuit forebears). Studies on ethnogenesis that took root in Canada about 25 years ago seek to understand the processes by which these communities came into being. They try to explain how there arose specific groups of individuals of mixed ancestries with a culture and identity that set them apart from their parents. This article explains how the theoretical and methodological fundamentals of these studies have evolved, from their very beginnings until the present time, particularly with regards to the challenges they face in Québec in their implementation and development.



## Les études sur l'ethnogenèse au Canada

Enjeux et horizons de recherche pour le Québec

**Louis-Pascal  
Rousseau**

Département  
d'histoire,  
Université Laval,  
Québec

LE 19 SEPTEMBRE 2003, un événement juridique venait propulser les études sur l'ethnogenèse des communautés métisses au rang des priorités de recherche au Canada. C'est à cette date que la Cour suprême du pays déposait le premier jugement de son histoire destiné à clore une cause concernant spécifiquement les droits autochtones d'une communauté métisse. Ce jugement venait boucler le procès *Powley*, qui opposait la Couronne à des représentants d'un groupe de Métis<sup>1</sup> ontariens réclamant qu'on leur reconnaisse, entre autres, des droits de chasse ancestraux (*R. c. Powley*, [2003] 2 R.C.S. 207). Dans un premier temps, ce jugement confirme que l'État canadien est tenu de reconnaître aux Métis des droits autochtones officiels au même titre que ceux qu'il reconnaît déjà aux Amérindiens et Inuits présents à l'intérieur de ses frontières (*R. c. Powley*, [2003] 2 R.C.S. 207 : article 53). Il incite ainsi l'État canadien à engager formellement des négociations avec les groupes métis en son sein pour que soit décidée la forme particulière que prendront leurs droits autochtones, tel l'accès particulier à des territoires de chasse, de pêche et de cueillette. Ce jugement soulève, dans un second temps, certaines questions fondamentales sur le processus d'identification des bénéficiaires des droits métis au Canada. En effet, si la Cour convient dans ce jugement que des droits autochtones doivent être reconnus aux Métis du Canada, elle se demande du même coup par quel processus et sur la base de quels critères il est possible d'identifier ces derniers.

Sans conteste, la décision de la Cour suprême élève les recherches sur l'identité métisse parmi les enjeux autochtones actuels les plus importants au Canada. Elle invite en effet les milieux de recherche en sciences humaines à donner des balises à l'État canadien afin que celui-ci puisse définir les frontières identitaires officielles d'une portion considérable de la population autochtone canadienne (Madden 2003). Au recensement de 2001, 292 305 personnes se sont déclarées d'identité métisse au Canada, ce qui représente environ le tiers de la population d'identité autochtone du pays (Statistique Canada 2001). Le nombre de répondants d'identité métisse est en hausse de 43 % par rapport à 1996, non pas en raison d'une simple croissance démographique naturelle (Statistique Canada précise que les taux de natalité ne suffisent pas à expliquer cette hausse), mais en raison de facteurs externes affectant la façon dont les individus peuvent répondre de leur identité, tel l'espoir de la reconnaissance de droits autochtones effectifs. Depuis le jugement *Powley*, l'État canadien fait aussi face au foisonnement des revendications formulées par des organismes politiques métis, lesquels se multiplient dans toutes les provinces. Le Québec n'y fait pas exception, comptant maintenant cinq organismes de la sorte, en l'occurrence la Communauté métisse du Domaine du Roy et de la Seigneurie de Mingan (CMDRSM 2005), la Nation Métis du Québec (NMQ 2005), l'Alliance autochtone du Québec (AAQ 2005), la Communauté métisse de

l'Estrie (CME 2005), la Communauté métisse de l'est du Canada (CMEC 2005) ainsi que la Communauté métisse du Nouveau-Brunswick et de l'est du Canada (CMNBEC 2005), ces deux dernières ayant des membres dans la province, notamment en Gaspésie. Les enjeux derrière les revendications de tels organismes dépassent largement les bénéfices associés aux droits autochtones réclamés pour leurs membres. Ces enjeux impliquent la reconnaissance de nouvelles nations autochtones dans la province et leur inclusion dans les grandes ententes sur les droits autochtones avec les gouvernements provincial et fédéral. La reconnaissance de droits autochtones particuliers au bassin grandissant d'individus se considérant comme métis, tant au Québec que dans l'ensemble du Canada, implique des défis énormes dans la gestion des ressources naturelles ainsi qu'une complexification des revendications autochtones, puisque les Métis peuvent désormais aspirer à des droits particuliers sur les mêmes territoires que les Amérindiens ou les Inuits.

Avec le jugement *Powley*, la Cour pose quelques repères visant à baliser les démarches de la recherche sur l'identité métisse. Elle précise notamment que le processus d'identification officiel des Métis ne doit pas être construit seulement sur des critères biologiques, ce qui amènerait l'État à reconnaître comme métis tous les individus qui ont des racines mixtes autochtones et non autochtones au Canada. Ce processus, selon la Cour, doit plutôt se voir conférer une dimension culturelle et historique, de façon à ce que seuls les membres d'une communauté métisse ayant historiquement développé sa culture et ses traditions propres puissent se voir reconnaître officiellement comme Métis (R. c. *Powley*, [2003] 2 R.C.S. 207 : articles 23, 31, 32 et 33). La Cour indique également qu'il est possible, étant donné la superficie du Canada, que plusieurs communautés de la sorte soient nées historiquement dans diverses régions du pays, si bien qu'il faudra éventuellement parler non pas d'un Peuple métis, mais bien de plusieurs Peuples métis canadiens (R. c. *Powley*, [2003] 2 R.C.S. 207 : article 11). La Cour demande ainsi qu'une distinction soit faite entre les individus qui se considèrent comme « métis » sur la base de critères biologiques seulement, sans avoir d'attache à une communauté métisse historique et culturelle particulière, et les « Métis » issus d'une telle communauté. Ce jugement incite les milieux de recherche historique, ethnologique et anthropologique à départager qui, parmi les quelque 300 000 personnes qui se considèrent comme métisses au Canada, provient ou non d'une communauté métisse. C'est ainsi que les études sur l'ethnogenèse, c'est-à-dire sur le processus de formation ethnique et culturel des communautés métisses historiques, revêtent depuis quelques mois une importance sans précédent à l'échelle du pays.

Cet article s'inscrit directement dans ce contexte, en proposant aux milieux de recherche des repères théoriques et conceptuels qui pourront servir de balises pour le développement des études sur l'ethnogenèse au Québec. Il tentera d'identifier les besoins de recherche propres à la province en cette matière, en tenant compte de la particularité historique des métissages sur son territoire. Cet exercice se fera à la lumière d'une revue analytique des principales recherches déjà effectuées dans le domaine au Canada. Cette revue décrira les étapes de développement des travaux sur le phénomène d'ethnogenèse des communautés métisses au pays, en plus de faire état des approches théoriques formulées pour expliquer ces

phénomènes et d'exposer les enjeux théoriques qui animent les spécialistes quant à leur présence au Québec.

## QU'EST-CE QU'UNE ÉTUDE SUR L'ETHNOGENÈSE ?

L'historiographie canadienne traite depuis près d'un siècle de certains groupes métis au pays, particulièrement ceux de la région de la rivière Rouge, située dans ce qui constitue aujourd'hui le Manitoba. Au XIX<sup>e</sup> siècle, alors que l'État canadien tentait d'étendre son espace de souveraineté vers l'ouest du continent, il s'est retrouvé face à la présence de Métis engendrés par les contacts qui eurent lieu durant les siècles précédents entre les commerçants de fourrures européens (français et écossais pour la plupart) et les Amérindiens dans cette région. L'envoi par la Couronne de colons agricoles à la rivière Rouge a provoqué les Soulèvements des Métis du Nord-Ouest<sup>2</sup>, qui ont été suivis d'une répression militaire et se sont soldés par la pendaison du leader des Métis, Louis Riel. Cet épisode historique enflamma littéralement les Prairies et attisera dans l'est du Canada les rivalités entre Canadiens français, plutôt favorables à la cause des Métis, et Canadiens anglais, davantage portés à appuyer la position de la Couronne. Objet de polémiques entre historiens des deux groupes linguistiques, cet épisode historique fut largement relaté, étudié, revisité et débattu dans de multiples ouvrages canadiens et ce, dès la fin des conflits<sup>3</sup>. Les deux premiers ouvrages relatant les Soulèvements, écrits par les historiens Adolphe Ouimet et Benjamin-Antoine Testard de Montigny, furent publiés conjointement en 1889, soit quatre années seulement après la fin des événements. Après la parution de leurs travaux, d'autres ont suivi au début du XX<sup>e</sup> siècle alors que, parallèlement, l'épisode des « Rébellions métisses du Nord-Ouest » s'ancrait solidement dans les pages de l'historiographie généraliste canadienne anglophone et francophone, qui le considère depuis comme un passage obligé du récit de l'ouverture du pays vers les Prairies. Le bagage historiographique accumulé pendant plus d'un siècle sur le sujet est constitué de récits militaires, politiques et juridiques relatant dans une suite événementielle les actions prises par les parties en cause durant le soulèvement et détaillant le procès du leader métis (Rasporich et Frideres 1985). Aussi riche soit-il, ce bagage historiographique ne constitue pas à proprement parler le lieu de développement des études sur l'ethnogenèse.

Les études sur l'ethnogenèse sont d'une tout autre nature et à ce point différentes des études d'histoire traditionnelles sur les Métis par leurs objectifs et leurs approches qu'elles constituent un champ de recherche distinct. Ces études s'intéressent au processus d'émergence même des communautés d'identité métisse, processus généralement préalable aux conflits qui se sont déroulés dans l'ouest du continent au XIX<sup>e</sup> siècle et qui ont occupé la majeure partie de l'espace consacré aux Métis dans l'historiographie canadienne. Elles poursuivent l'objectif de repérer les lieux de contacts initiaux entre colons et Amérindiens et d'expliquer pourquoi, dans certains endroits, les individus d'ascendance mixte ont développé une culture et une cohésion identitaire qui faisaient d'eux une communauté distincte de ces deux groupes et pourquoi, dans d'autres cas, ils ont plutôt été intégrés culturellement au sein de l'un ou l'autre de ces groupes (Peterson et Brown 1984 : 8). Les recherches sur l'ethnogenèse s'intéressent plus qu'à la simple dimension biologique du métissage à l'origine de ces communautés, puisqu'elles tentent d'expliquer les facteurs culturels qui induisent ou empêchent l'émergence de la cohésion identitaire collective animant parfois les individus d'ascendance mixte.

## LES PRÉMICES DES ÉTUDES SUR L'ETHNOGÈNE

Contrairement à l'histoire politique et militaire des Métis de l'Ouest, l'ethnogène n'a été intronisée que récemment au panthéon des objets de recherche privilégiés de certains chercheurs nord-américains. Bien que la première étude traitant du processus de formation des communautés métisses, *Le Métis canadien : son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest* de Marcel Giraud, ait été publiée il y a plus de cinquante ans, soit en 1945, il a fallu attendre les années 1980 pour que d'autres chercheurs en cette matière lui succèdent et qu'un domaine de recherche se développe autour de ce concept.

Rattaché à l'Institut d'ethnologie de Paris, Marcel Giraud, le précurseur des études sur l'ethnogène, a fait germer son entreprise de recherche en terre canadienne en 1934. Durant cette année, alors qu'il voyageait du Manitoba à l'Alberta, il découvre la présence d'une communauté métisse vivant en diaspora dans les Prairies (Giraud 1984 : xi-xiii). Cette communauté devient un objet de fascination et de recherche pour l'ethnologue, qui décide de poursuivre l'objectif ambitieux, conformément à la tradition universitaire de l'époque, d'en produire une description monographique depuis ses origines jusqu'à sa situation contemporaine. Plus de dix années de sa vie seront consacrées à ce projet, lequel est basé sur des observations de terrain ainsi que sur un dépouillement complet des *codices historici* (les journaux quotidiens des missionnaires locaux) des archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson ainsi que des archives des autorités françaises et britanniques produites dans l'Ouest canadien (Giraud 1945 : ix-xxix). Le résultat est à l'image du travail ; l'œuvre monumentale de Marcel Giraud constitue à toutes fins utiles une encyclopédie sur les Métis de l'Ouest canadien, véritable répertoire sur les contacts historiques entre Européens et Amérindiens dans les Prairies et, par extension, autour des Grands Lacs. Dans cette œuvre, Marcel Giraud trace un portrait du métissage entre populations amérindiennes et coloniales sur le territoire et expose les premiers signes de la formation d'une cohésion identitaire propre à certains groupes métis, en plus de traiter du rapport de ces groupes avec les autorités coloniales, de leur dispersion dans les Prairies et de leur situation contemporaine jusque dans les années 1930.

L'originalité de l'œuvre de Marcel Giraud réside dans sa volonté d'expliquer l'apparition de la cohésion identitaire et culturelle qui rassemblait une partie des individus issus du métissage dans l'Ouest canadien. Une section importante de son ouvrage est consacrée à exposer sa thèse à ce propos. Imprégnée du darwinisme social prévalant à l'époque, sa thèse repose sur l'idée que la société métisse est le résultat d'une conjugaison du primitivisme et de la civilisation survenue dans le contexte de la traite des fourrures de l'Ouest canadien, qui éclate à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle en raison de son inadéquation à la modernisation de cette région (Giraud 1945 : 860-886). L'idée de la supériorité des Métis sur les Amérindiens primitifs de l'Ouest durant la traite des fourrures, puis de leur infériorité face aux colons européens agricoles qui succéderont à la traite, reste à la base de l'argumentaire de Giraud. Il y voit les raisons expliquant respectivement le rassemblement de certains Métis en une société distincte puis la chute ainsi que la dispersion de cette société. L'auteur ne s'en tient toutefois pas à cette explication sans y apporter des nuances témoignant d'un certain avant-gardisme idéologique sur son époque. Son œuvre suggère que le métissage biologique n'a pas nécessairement induit la formation de communautés distinctes, en démontrant

que seuls certains Métis des Prairies ont développé une cohésion culturelle collective, alors que d'autres ont plutôt intégré culturellement les sociétés indiennes ou européennes. L'œuvre de Marcel Giraud, malgré l'idéologie dont elle est imprégnée, a le mérite d'avoir apporté les dimensions culturelles au premier plan des études sur les Métis et d'avoir appelé les chercheurs à étudier davantage le processus de formation de leurs communautés (Foster 1984 : 76).

Marcel Giraud reste cependant le précurseur isolé d'un mouvement de recherche qui ne prendra son envol que plusieurs années plus tard. Durant les trois décennies qui suivent sa publication, *Le Métis canadien*, alors seulement disponible en français, n'a qu'une diffusion et une influence limitées dans les milieux de recherche nord-américains (Owram 1982 : 324-325). L'ouvrage de l'ethnologue français n'est évoqué que par quelques chercheurs dont les travaux se démarquent de ceux de nature politique qui prévalent toujours durant cette période dans la recherche sur les Métis. Parmi eux se trouve Richard Slobodin, également ethnologue, qui publie en 1966 un ouvrage monographique sur les Métis de la région du Grand lac des Esclaves et du fleuve Mackenzie, *Métis of the Mackenzie District*. Évoquant l'idée avancée par Marcel Giraud, selon laquelle le métissage n'induit pas nécessairement l'émergence de communautés distinctes, Richard Slobodin fait une double étude tout au long de son travail. L'une est menée auprès d'une communauté métisse locale ayant sa propre cohésion culturelle et identitaire, l'autre menée auprès des individus issus de mélanges, mais qui n'ont pas développé une telle cohésion communautaire distinctive (Slobodin 1966 : 13 et 158). L'anthropologue Joe Sawchuk suit également ses traces avec la publication en 1978 de *The Metis of Manitoba: Reformulation of an Ethnic Identity*. Cette étude, qui porte sur la création des organismes métis au Manitoba au XX<sup>e</sup> siècle et sur leur cohésion identitaire, met en lumière le manque de connaissances sur ce qui distingue culturellement les Métis rattachés à une communauté historique distincte des individus provenant de mélanges plus récents qui n'appartiennent pas à ces communautés. Ces travaux sont typiques de ceux de la même période qui, s'ils ne portaient pas directement sur l'ethnogène, ont tout de même pavé la voie au développement des études en cette matière en appelant les milieux de recherche à y travailler.

## UN NOUVEAU DOMAINE DE RECHERCHE SE DÉVELOPPE

Le début des années 1980 marque enfin l'envolée des recherches sur l'ethnogène, avec la parution des travaux des historiennes Jennifer S.H. Brown et Jacqueline Peterson, alors toutes deux rattachées à l'université d'Illinois à Chicago. La première fait publier en 1980 l'ouvrage *Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country*, qui constitue une étude sur l'organisation sociale des familles métisses travaillant dans la traite des fourrures dans la partie septentrionale des Grands Lacs (en prenant particulièrement comme exemple les localités de Fort Albany et de Moose Factory)<sup>4</sup>. S'appuyant sur les archives des postes de traite produites par la Hudson's Bay Company et la Compagnie du Nord-Ouest au XIX<sup>e</sup> siècle, son travail consiste à démontrer comment le commerce des fourrures a engendré dans cette région des groupements familiaux métis ayant développé une cohésion sociale qui leur était propre. L'historienne, en s'appuyant sur une analyse des registres d'employés des compagnies de traite, dévoile le phénomène local de concentration des individus d'ascendance mixte (identifiés par différents vocables tels que *Country Born*, *Hudson's Bay*

son's, *Half-Breeds* ou Métis) qui formaient des noyaux de populations métisses vivant autour et parfois à l'intérieur de certains postes de traite. Par d'autres sources, tels les registres missionnaires d'actes civils et les recensements, elle démontre que ces groupes métis privilégiaient les mariages endogamiques, c'est-à-dire qu'ils préconisaient les unions entre Métis, plutôt qu'avec les colons ou les Amérindiens. Par un recours aux journaux laissés par les tenanciers de postes de traite, l'historienne dresse le portrait de ces groupes métis, consacrant deux chapitres de son ouvrage à la description des rôles sociaux conférés dans ces groupes aux femmes et aux hommes (Brown 1980 : 51-110). Elle explique que ces groupes se structuraient sur l'intermédiation commerciale entre les mondes amérindiens et coloniaux, les femmes et les hommes servant de liens respectifs entre ces deux mondes. L'historienne reprend, explique et précise ainsi les constats que Marcel Giraud avait formulés dans *Le Métis canadien* sur les rôles sexués dans les communautés métisses (Giraud 1945 : 350-351). L'ouvrage de Jennifer S.H. Brown, en rassemblant ces constats, démontre ainsi que les métissages autour des Grands Lacs n'étaient pas le fait de quelques coureurs des bois isolés et désorganisés, mais bien celui de larges familles métisses qui se sont structurées dans un espace commercial reliant les mondes amérindiens et européens.

Jacqueline Peterson, pour sa part, fait paraître en 1981 *People in Between: Indian-white marriage and the genesis of a Metis society and culture in the Great Lakes region*. Cette étude traite directement du processus d'ethnogenèse propre à certains groupes métis de la région des Grands Lacs, particulièrement dans les lieux où se trouvent aujourd'hui Detroit, Chicago, Green Bay, Michilimackinac et d'autres localités qui bordent le lac Michigan (Peterson 1981 : 138). S'appuyant aussi sur les archives des missionnaires et des postes de traite, l'historienne démontre que les familles d'ascendance mixte de cette région ont développé dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et le début du XVIII<sup>e</sup> une culture qui les différenciait des autres groupes présents dans la région (mode de subsistance distinct basé sur la chasse, l'agriculture et le commerce des fourrures, ainsi que le port d'un habillement combinant des éléments amérindiens et européens, entre autres). Selon l'auteure, l'ethnogenèse a eu lieu du fait de l'isolement des Métis, de leur position d'intermédiaires dans la traite (ce qui leur donnait un rôle les différenciant à la fois des colons et des Amérindiens), de leur poids démographique considérable par rapport aux groupes amérindiens (ce qui faisait qu'ils n'avaient pas à s'intégrer à ces derniers) et de la distance qui les séparait des populations coloniales (ce qui leur permettait de se développer selon un modèle qui n'était pas celui de la société coloniale à l'est du continent) [Peterson 1981 : 160]. L'historienne explique également que, lorsque le traité Jay a fixé la frontière américano-britannique à la hauteur des Grands Lacs à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs villages métis ont été inclus à l'intérieur du territoire états-unien et leurs terres, ouvertes à la colonisation. Une déstructuration de la société métisse du sud des Grands Lacs s'en est suivie, si bien que celle-ci connaîtra sa fin vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (Peterson 1981 : 257-260). À l'époque de sa parution, l'étude de Jacqueline Peterson se juxtapose de façon symbiotique à celle de Jennifer S.H. Brown. Toutes deux offrent à la recherche des outils permettant de comprendre le processus d'émergence des communautés métisses de part et d'autre des Grands Lacs, l'une par des biographies détaillées sur la formation des familles mixtes se trouvant au nord de ces lacs, l'autre par une

synthèse historique plus globale sur les traits culturels des communautés mixtes au sud.

En 1981, après la publication de leurs ouvrages respectifs, Jennifer S.H. Brown et Jacqueline Peterson s'associent afin d'organiser la première conférence sur l'ethnogenèse en Amérique du Nord, qui a lieu à Chicago, lieu de leurs études mais aussi endroit symbolique puisque originellement occupé par une communauté métisse. Marcel Giraud, considéré à juste titre comme le précurseur des études en cette matière, est l'invité d'honneur de cet événement qui a pour objectif de lancer les recherches sur « les processus d'ethnogenèse en Amérique du Nord, sur la façon dont les nouvelles ethnicités et les nouvelles nationalités entrent en existence » (Peterson et Brown 1984 : 8). Fruit de cette conférence, l'ouvrage collectif *The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America*, dont la première publication date de 1984, est présenté comme un hommage à l'ethnologue alors octogénaire et constitue une véritable balise délimitant les besoins nouveaux du champ de recherche en défrichage. Cet ouvrage s'érige comme une pierre d'assise des études sur l'ethnogenèse puisqu'il présente quatre textes qui, par leurs fondements théoriques et par les travaux subséquents qu'ils entraîneront, feront figure d'autorité en la matière.

Le premier de ces textes, signé conjointement par Jennifer S.H. Brown et Jacqueline Peterson, constitue l'introduction de l'ouvrage. Sous la plume des deux historiennes, une nouvelle théorie fondamentale sur l'ethnogenèse est édictée, c'est-à-dire qu'il ne s'est pas formé historiquement un peuple métis sur le continent nord-américain, mais plutôt plusieurs peuples métis aux cultures distinctes dans diverses régions de celui-ci (d'où le choix du titre de l'ouvrage, qui souligne la pluralité des peuples métis nord-américains). Prenant pour exemple la dichotomie entre la communauté des Grands Lacs et celle de la rivière Rouge que leurs travaux ont permis de mettre en lumière, puis s'appuyant sur les recherches en cours des autres historiens participant au collectif, elles expliquent que les phénomènes d'ethnogenèse sont survenus dans plusieurs régions du continent, ce qui a amené plusieurs communautés métisses distinctes à y voir le jour. Dans cette introduction, elles appellent la recherche à cesser de centrer ses efforts uniquement sur l'étude de l'histoire de la communauté métisse de la rivière Rouge pour plutôt repérer et comprendre le processus d'émergence des autres groupes métis, possiblement nombreux, qui parsèment le continent et sur lesquels la recherche n'a qu'un savoir fragmentaire. Les historiennes lancent en introduction une question, maintes fois reprise depuis, qui guidera d'autres chercheurs : « À quel moment et par quels moyens un peuple prend-il naissance ? » (Peterson et Brown 1984 : 2).

Le texte de l'historien John S. Long, pour sa part, constitue en quelque sorte un prolongement des travaux de Jennifer S.H. Brown puisqu'il apporte des précisions sur l'histoire des familles d'ascendance mixte des localités de Fort Albany et de Moose Factory. À partir de documents administratifs du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, l'auteur met en lumière les actions politiques prises par ces familles à l'occasion de la signature en 1905 du traité numéro 9 entre les communautés locales et le gouvernement canadien (Long 1984 : 137-162). Ce traité, à l'image des dix autres traités numérotés signés dans l'Ouest canadien, avait pour objectif d'ouvrir le territoire à la colonisation en amenant les Amérindiens à renoncer officiellement à l'utilisation de la majeure partie des terres qu'ils fréquentaient en échange de compensations diverses (promesses d'exclusivité de pêche et de chasse dans certaines zones, de rétributions

financières, etc.). Long démontre qu'au moment où le traité a été signé, les groupes métis de Fort Albany et de Moose Factory ont manifesté leur désir d'être inclus dans les termes de l'entente par voie de négociations et de pétitions formelles adressées au gouvernement (Long 1984 : 152). Il explique que ces actions sont le signe que les familles d'ascendance mixte avaient développé collectivement leurs propres intérêts politiques face aux Amérindiens et aux colons et qu'elles avaient la cohésion identitaire nécessaire pour faire valoir ces intérêts par le biais d'une structure hiérarchique et de représentants leur étant propres. John S. Long développe ainsi l'idée qu'une communauté métisse ne se détecte pas seulement par l'étude de son mode de vie et de sa culture dans la longue durée, mais aussi par les *actions ponctuelles* qu'elle prend pour exprimer ses intérêts propres lors de certains événements dans l'histoire, idée qui est d'ailleurs encore aujourd'hui à la base de recherches sur l'ethnogenèse (Reimer et Chartrand 2004 : 596-597).

Le troisième texte est l'article de l'historien John Elgin Foster, qui deviendra un des principaux artisans des études sur l'ethnogenèse dans les années 1980 et 1990. Son texte, « Some Questions and Perspectives on the Problem of Métis Roots », n'est pas une étude historique sur l'ethnogenèse d'une communauté métisse, mais plutôt une récapitulation des paramètres théoriques qui devraient être pris en considération par les chercheurs dans le cadre de telles études. Ce texte amène en première scène des notions sur ce qu'est une identité collective et sur la façon dont elle s'exprime, en s'appuyant notamment sur les travaux de l'anthropologue Fredrik Barth parus dans *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Cultural Difference*. Foster rappelle que l'identité d'une communauté ne se détecte pas seulement par son mode de vie distinct, mais aussi par l'existence du sentiment d'appartenance (*ascription*) liant ses membres et les amenant à ressentir une altérité collective face aux autres groupes significatifs à ses yeux (Foster 1984 : 77). Une communauté doit être étudiée comme un groupe qui génère des critères selon lesquels il existe pour lui des membres internes et des étrangers qui lui sont externes et qui appartiennent à d'autres groupes. L'auteur avance sur cette base que les individus d'ascendance mixte, lorsqu'ils sont concentrés à un endroit, forment d'abord des populations proto-métisses, c'est-à-dire des populations intégrées aux Amérindiens ou aux colons mais susceptibles de se séparer et de développer leurs propres frontières identitaires distinctes lorsque les conjonctures le permettent (ce que démontre la juxtaposition des travaux de Jennifer S.H. Brown, de Jacqueline Peterson et de John S. Long). L'auteur souligne enfin que les défis des recherches en cette matière sont considérables puisque les sources traitant des communautés métisses ont souvent été produites par des individus étrangers à celles-ci et qui avaient des perceptions variables des cohésions identitaires propres aux Métis.

Le dernier texte se démarquant du collectif est celui d'Olive Patricia Dickason, historienne elle-même métisse, éloquentement titré « From 'One Nation' in the Northeast to 'New Nation' in the Northwest: A look at the Emergence of the métis ». Elle élabore dans ce texte une théorie selon laquelle les conditions étaient favorables à la fusion des métis et des colons français en *une seule nation* dans le nord-est du continent, tandis que les conditions étaient favorables à l'émergence d'une *nouvelle nation* propre aux Métis dans le Nord-Ouest (Dickason 1984 : 19-36). Développant une approche qui relève de la sociologie historique, l'historienne appuie sa théorie sur une comparaison des contextes coloniaux dans lesquels sont survenus les métissages

dans ces deux zones du continent. Elle stipule dans un premier temps qu'il existait un déséquilibre des genres dans les colonies françaises à leurs débuts, lesquelles étaient investies majoritairement par des hommes aux *xvi<sup>e</sup>* et *xvii<sup>e</sup>* siècles (Dickason 1984 : 22). Ce phénomène était induit notamment par le fait que la France elle-même retenait ses femmes pour tenter encore de se repeupler à la suite des épidémies des siècles précédents. Pour pallier ce problème, les autorités françaises avaient adopté une série de mesures, dont certaines financières, visant à encourager le mariage entre colons et femmes amérindiennes, pour peu que celles-ci aient été christianisées, dans le but de les fondre en une seule et même nation et de faire ainsi grossir leurs colonies américaines, dont la Nouvelle-France (Dickason 1984 : 27). L'historienne rappelle que c'est dans ce contexte que Champlain avait déclaré en s'adressant aux dirigeants des communautés amérindiennes alliées à la colonie : « Nos garçons se marieront à vos filles et nous ne serons plus qu'un seul peuple. » (Dickason 1984 : 21) Selon l'historienne, lors des premiers développements de la présence française en Acadie et dans la vallée du Saint-Laurent, les métis étaient ainsi appelés à s'intégrer au sein de la colonie agricole et à y jouer le même rôle que les colons venus d'Europe, ce qui les aurait empêchés de former un groupe distinct de ces derniers. Pour illustrer son propos, l'auteur insiste particulièrement sur l'exemple de l'Acadie, largement peuplée de métis aux *xvi<sup>e</sup>* et *xvii<sup>e</sup>* siècles, lesquels étaient à ce point fondus dans la population coloniale qu'ils n'ont jamais pu s'en distinguer (Dickason : 29-30).

Olive Patricia Dickason explique ensuite que la situation fut tout autre dans le nord-ouest du continent, c'est-à-dire autour des Grands Lacs, puis dans les Prairies. Cette zone était périphérique aux centres coloniaux, bien en marge du contrôle des autorités françaises. Elle a été investie par les coureurs des bois, puis peuplée massivement par une population métisse ayant développé un nouveau mode de vie basé sur son statut d'intermédiaire entre Européens et Amérindiens dans le commerce des fourrures. Cette population était d'abord tolérée par les autorités françaises parce qu'elle était utile au fonctionnement économique de la colonie. Toutefois, à partir du moment où le commerce des fourrures a décliné et que les rennes de la colonie sont passés de mains françaises à mains britanniques, l'utilité économique de la population métisse du Nord-Ouest a diminué et celle-ci fut graduellement considérée comme étrangère aux besoins et aux projets coloniaux. C'est dans ce contexte que s'est opéré le détachement des liens entre la colonie et les populations métisses et qu'une altérité identitaire les séparant a pu prendre place au *xix<sup>e</sup>* siècle dans le nord-ouest du continent, principalement à l'ouest des Grands Lacs (Dickason 1984 : 30-31). Selon Dickason, l'idée que les Métis formaient une nouvelle nation distincte de la colonie avec ses propres intérêts et ses propres frontières identitaires s'est cristallisée dans ce contexte. De toutes les assises théoriques mises en place pour lancer la recherche relative à l'émergence de la cohésion identitaire des Métis en Amérique du Nord, celles de cette historienne ont la particularité non seulement d'avoir été les premières à concerner les régions du Nord-Est, mais aussi de proposer une façon de comprendre pourquoi il n'y a pas eu émergence d'une conscience nationale métisse distincte dans des endroits où se trouvaient pourtant de vastes populations métissées.

#### LA VOIE MÉTHODOLOGIQUE ET THÉORIQUE

Les travaux publiés dans *The New Peoples*, autant par leurs dimensions méthodologiques que théoriques, constituent la

véritable base sur laquelle les études sur l'ethnogenèse se sont développées en Amérique du Nord après 1984. Leur parution marque en effet le début d'une série de travaux qui s'appuient directement sur les notions qu'ils présentent. Parallèlement, en 1986, *Le Métis canadien* de Marcel Giraud est traduit en anglais et republié sous le titre *The Métis in the Canadian West*, ce qui lui donne, plus de quarante ans après sa première parution, le rayonnement qu'il commande dans le domaine de recherche qui prenait alors racine (Baker 1994 : 355-360). Cependant, malgré les multiples besoins de recherche exprimés par les maîtres d'œuvre du domaine, les études sur l'ethnogenèse sont restées peu nombreuses, et les spécialistes en cette matière, rares.

Parmi les quelques chercheurs qui feront avancer les connaissances en ce domaine, John Elgin Foster fait figure de proue. L'historien consacre une grande part de ses travaux durant les années 1980 et 1990 à l'étude de l'ethnogenèse dans le Nord-Ouest, en explorant les processus de transformation qui ont amené certaines populations proto-métisses (concept qu'il avait développé dans le collectif susmentionné) à devenir des communautés métisses distinctes<sup>5</sup>. Il considère que ce processus s'est produit en deux temps, chacun composé de plusieurs étapes (Foster 2001 : 179-193). Dans un premier temps, l'historien explique qu'il devait y avoir pénétration d'hommes d'origine européenne en territoire amérindien, en périphérie des centres coloniaux. Ces hommes ne devaient pas seulement être de passage dans ce territoire, mais bien y occuper des fonctions économiques à long terme, les forçant à l'occuper de façon continue et à rester isolés en milieux amérindiens, ce que permettait la traite des fourrures. Puis, il devait y avoir émergence d'un mode d'alliance entre ces hommes européens et des femmes amérindiennes pour que des familles mixtes ayant une certaine stabilité (non pas seulement des couples éphémères) se forment, ce qu'encourageait également la traite des fourrures dans le cadre d'alliances maritales exogamiques à des fins de commerce. Dans une deuxième étape, les familles mixtes devaient se multiplier, puis engendrer des populations mixtes dites proto-métisses sur le territoire. Leur poids démographique grandissant, certaines de ces populations ont atteint une masse critique leur permettant de s'isoler géographiquement à l'écart des groupes amérindiens et de développer des milieux culturels et des modes de subsistance distincts de ces derniers. Des pratiques maritales endogamiques ont pris place au sein de ces populations métisses, qui ont développé leurs propres intérêts économiques et sociaux, lesquels pouvaient se consolider lors d'événements ou de conflits tels que les soulèvements du Nord-Ouest du XIX<sup>e</sup> siècle. John Elgin Foster, en rassemblant les constats des travaux précédemment produits, venait ainsi proposer cette façon de synthétiser et d'expliquer étape par étape le processus d'ethnogenèse des groupes métis dans les plaines de l'Ouest.

Dans les années 1990, John C. Kennedy tente de transposer les recherches sur l'ethnogenèse dans le nord-est du continent. Cet anthropologue fait paraître en 1997 dans la revue *Ethnos* un article sur ce qu'il considère comme étant l'ethnogenèse des communautés engendrées au Labrador par les contacts entre Inuits et pêcheurs européens au XIX<sup>e</sup> siècle. L'article « Labrador Metis Ethnogenesis », s'il porte en son titre l'apparence d'un travail classique sur l'ethnogenèse, s'éloigne sur le fond de la nature des études produites précédemment en cette matière car il laisse peu de place à l'analyse de la culture historique de la population dont il traite. John C. Kennedy y traite sommairement du mode de vie antérieur à la décennie 1970 des communautés

labradoriennes d'origine mixte, qui conjuguait des éléments de culture inuite (comme la chasse et le port d'habillements en peaux de phoque) et européenne (basée sur la sédentarité et la pêche commerciale) [Kennedy 1997 : 6-9]. L'essentiel de son travail consiste plutôt à expliquer comment s'est produite à partir des années 1970 l'émergence des organismes politiques représentant les groupes euro-inuits du Labrador (Kennedy 1997 : 11-20). L'auteur considère et annonce très explicitement que l'ethnogenèse des communautés euro-inuites du Labrador est toute récente, puisqu'elle remonte à l'avènement de ces organisations politiques (Kennedy 1997 : 5-6). Il soutient que, avant cette période, un sentiment identitaire latent liait ces populations euro-inuites, qui n'avaient cependant pas connu pleinement leur ethnogenèse. La démarche de recherche de l'auteur met en lumière la complexité de l'étude des populations métissées du nord-est du continent chez qui

la conscience de groupe était tacite, précairement tissée, non consolidée par des institutions sociales ou administratives, et non mobilisée autour de caractéristiques flagrantes reflétant habituellement un groupe ou une nation, telles la langue ou un nom de groupe. (Kennedy 1997 : 13)

John C. Kennedy considère l'avènement récent d'un discours national institutionnel chez les groupes métissés du Labrador comme l'aboutissement de leur processus d'ethnogenèse, estimant que les signes préalables de leur cohésion identitaire, plus discrets, ne sont que les prémices de ce résultat.

Quelques autres travaux sur l'ethnogenèse suivront également, dont l'ouvrage de Marina Devine, *Picking Up the Threads*, portant spécifiquement sur les Métis situés dans une région qui correspond aujourd'hui au nord de l'Alberta et aux limites actuelles des Territoires du Nord-Ouest. La démarche de cette historienne se calque également sur celle de ses prédécesseurs, énonçant comme problématique de départ la question sur l'émergence des nouveaux peuples formulée par Jennifer S.H. Brown et Jacqueline Peterson dans l'introduction de *The New Peoples* (Devine 1998 : 5). Cet ouvrage poursuit un double objectif, celui de démontrer que les Métis des régions nordiques forment une communauté culturellement différente des autres se trouvant dans l'Ouest canadien et celui de situer le moment historique de son ethnogenèse. Marina Devine a l'originalité d'appuyer sa démarche sur une étude des conditions générales dans lesquelles les contacts entre Amérindiens et colons sont survenus pour déduire (sans en avoir toutefois trouvé les traces directes) la période à laquelle est survenue l'ethnogenèse de la communauté nordique (Devine 1998 : 26-27). Par un simple examen du contexte commercial et par la comparaison de ce contexte avec celui qui a induit l'ethnogenèse des communautés des Prairies au début du XIX<sup>e</sup> siècle, elle conclut que la communauté nordique a vu le jour en même temps, sinon avant ces dernières.

Heather Devine s'est également hissée au rang des figures de proue du domaine avec la publication de son ouvrage *The People Who Own Themselves* en 2003. Par cette étude, elle prolonge le champ des recherches sur l'ethnogenèse jusque dans la région ouest de l'Alberta, en appliquant localement la méthodologie et les théories de ses prédécesseurs, en particulier celles de John Elgin Foster (H. Devine 2003 : 4-5). Elle ajoute de plus une nouvelle dimension aux recherches de ce domaine en s'appuyant sur l'analyse du cas précis d'une famille métissée, en l'occurrence la famille Desjarlais, dont elle est elle-même descendante. Son travail consiste à retracer par des études

biographiques et généalogiques le découpage identitaire complexe de cette famille, au fil du temps. Elle démontre que certains membres, voire certaines branches de la famille, n'ont pas nécessairement été rattachés à des communautés métisses. Bien que ces gens soient d'ascendance mixte, ils ont été intégrés aux Amérindiens ou aux coloniaux. Elle démontre également que l'ethnogenèse de la communauté métisse au centre de son analyse est survenue dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ajoutant ainsi un autre élément au portrait du développement de ce type de communauté dans l'ouest du continent (Devine 2003 : 138). L'ouvrage de Heather Devine propose à la recherche sur l'ethnogenèse une approche permettant d'augmenter le degré de précision et de nuances de ses constats, approche qui consiste à retracer l'histoire des familles métissées en prenant soin de distinguer le parcours identitaire spécifique de ses différentes branches.

En 2004, la revue *Ethnohistory* fait paraître un article des historiens Gwen Reimer et Jean-Phillipe Chartrand, dont le travail est intimement lié à l'affaire *Powley* puisqu'il récapitule les éléments de preuves historiques présentés à la Cour pour prouver l'ethnogenèse d'une communauté métisse historique dans cette province. Intitulé « Documenting Historic Métis in Ontario », l'article démontre à quel point la cause s'est appuyée sur le type de constats de recherche utilisés par les pionniers des études sur l'ethnogenèse (Reimer et Chartrand 2004 : 582-596). Il s'agit de constats semblables à ceux présentés dans les travaux de Jennifer S.H. Brown d'une part (concernant les mariages endogamiques, l'isolement géographique et les rôles sexués dans les familles mixtes) et de John S. Long d'autre part (concernant les actions politiques lors de la signature des traités). Dans cet article, les deux historiens s'inspirent aussi des théories de John Elgin Foster en éayant l'importance, pour chacune des sources utilisées, de distinguer les preuves historiques témoignant d'une auto-identification de la communauté métisse par ses propres membres (*self-ascription*), de celles témoignant d'une reconnaissance de l'existence de cette communauté par des individus externes à celle-ci (*other-ascription*) [Reimer et Chartrand 2004 : 570-577]. Cet article reste un exposé éloquent et détaillé sur les techniques de recherche en ethnogenèse développées dans les vingt dernières années et sur les moyens d'appliquer ces techniques à de nouvelles régions en Ontario.

Le champ de recherche sur l'ethnogenèse, malgré tous les progrès qui y ont été accomplis et les besoins qui y ont été identifiés depuis une vingtaine d'années, est resté peu arpenté par les milieux universitaires. Cette lacune, combinée à la judiciarisation des questions sur l'identité métisse au tournant du millénaire, a entraîné la réédition récente de l'ouvrage *The New Peoples*. Cette réédition vient relancer les questionnements fondamentaux sur l'ethnogenèse parus dans l'édition originale et rappelle du même coup que les études en cette matière sont restées relativement rares et concentrées dans les régions de l'ouest et du nord du continent. Elle vient ainsi souligner à nouveau que le savoir sur les multiples communautés métisses nord-américaines reste fragmentaire puisque les milieux de recherche ne connaissent toujours pas précisément leur nombre, leur localisation et le moment historique de leur ethnogenèse.

## **EN CONCLUSION : ÉTENDRE LE CHAMP DE RECHERCHE EN TERRE QUÉBÉCOISE**

Jusqu'à maintenant, le nord-est de l'Amérique est demeuré un terreau plutôt infertile pour les recherches sur l'ethnogenèse.

Ce fait n'est sans doute pas étranger à la théorie qu'avait énoncée Olive Patricia Dickason dans son article traitant de l'absence de conditions favorables à l'émergence d'un sentiment national métis distinct dans cette région du continent. Cet article revêt une importance considérable puisqu'il est le seul émanant des milieux universitaires à proposer une théorie globale sur le sort identitaire des individus d'ascendance mixte dans le nord-est de l'Amérique, en insistant sur l'Acadie et par extension sur la vallée du Saint-Laurent. La théorie de l'historienne n'a pas la prétention d'exclure définitivement l'idée que ces individus aient formé des communautés distinctes dans cette zone du continent, évoquant plutôt l'idée que le contexte était défavorable à ce que ce type de communautés s'y forme à large échelle et qu'elles développent un discours national tel que celui observé au Nord-Ouest. L'historienne n'exclut en rien que des petites communautés métisses, animées par des cohésions identitaires plus discrètes que celles des Métis du Nord-Ouest, aient pu émerger dans le Nord-Est. Cette idée est d'ailleurs confortée par les travaux tels que ceux de John C. Kennedy, qui évoquent la présence de groupes métissés au Labrador au XIX<sup>e</sup> siècle, microcosmes culturels s'étant formés en marge des populations coloniales et inuites.

Certains indices laissent d'ailleurs supposer que des communautés similaires aient émergé sur le territoire québécois même. À ce titre paraît le livre notoire du militant autochtone Kermot Moore sur l'histoire de sa localité, *Kipawa: Portrait of a People*. Ce livre présente, entre autres, un récit sur le développement de la région de Kipawa, au Témiscamingue, et sur la formation des villages locaux au XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur mentionne que, selon les témoignages de ses habitants, les premières familles sédentaires de la région étaient issues de l'union de traiteurs de fourrures européens et d'Amérindiennes et qu'elles s'y sont installées à la faveur du développement de l'industrie forestière et de l'agriculture (Moore 1982 : 40-41). Il est probable que ces noyaux de population métissés, formés de villageois pionniers vivant de chasse, de pêche ainsi que du commerce des produits forestiers et agricoles, soient une résultante typique des phénomènes d'ethnogenèse propres aux zones forestières situées au nord de la vallée du Saint-Laurent au XIX<sup>e</sup> siècle. En raison de leur ampleur démographique restreinte, et peut-être également de leur dissolution culturelle subséquente dans les réserves amérindiennes ou dans les vagues d'immigration coloniales, ce genre de petites communautés métisses seraient passées inaperçues aux yeux des historiens.

Hypothèse de la présence historique de communautés métisses en terre québécoise a tout avantage à être étudiée à la lumière des assises théoriques et méthodologiques déjà développées dans le domaine de l'ethnogenèse ailleurs au Canada. Il ne faut cependant pas sous-estimer les particularités du défi de recherche propre à la province. Il a été allégué dans les années 1970 que, en raison de la particularité du mode de développement colonial qui a prévalu en Nouvelle-France (lequel favorisait au départ les unions entre colons et Amérindiennes), plus de 40 % de la population d'origine française du Canada comptait au moins un ancêtre amérindien<sup>6</sup> (Dickason 1984 : 19). Parallèlement, d'aucuns pourront prétendre que la population de souche française du Québec, dans son ensemble, est de patrimoine culturel strictement européen et qu'elle est restée à l'abri de toutes influences autochtones. Cette situation n'est pas pour y simplifier les recherches sur l'ethnogenèse. Il serait en théorie possible de démontrer, région par région, qu'il y a une vaste proportion de la population

québécoise qui est d'ascendance mixte et qu'elle pratique un mode de vie retenant des éléments de la culture autochtone, comme des habitudes de chasse ou de pêche, par exemple. Ce type de démonstration, remis sous la perspective des recherches sur l'ethnogenèse produite à l'échelle canadienne, apparaît cependant incomplet. Il faut retenir des études sur l'ethnogenèse qu'elles ne font pas que rassembler des constats sur la généalogie et la culture mixte d'une partie de la population dans une région, mais qu'elles démontrent aussi en quoi celle-ci a développé une altérité identitaire face aux collectivités amérindienne et coloniale qui l'entourent, aussi métissées que peuvent également être ces deux dernières.

Les travaux sur l'ethnogenèse au Canada sont aujourd'hui appelés à se multiplier sous l'impulsion d'un contexte politique qui incite leur production. Les organismes métis ont été mis dans une situation telle qu'ils doivent produire, entre autres études pour appuyer leurs démarches de revendications, des recherches prouvant l'ethnogenèse de leur propre communauté. Des travaux comme l'étude de Russel Bouchard, *La Communauté métisse de Chicoutimi : fondements historiques et culturels* s'inscrivent directement dans ce cadre (Bouchard 2005). Par ailleurs, le gouvernement du Canada, en réponse au jugement *Powley*, s'est engagé en 2004 dans une entreprise de recherche visant à produire un « profil historique des communautés d'ascendance mixte » sur l'ensemble de son territoire. Ce vaste projet est constitué d'une vingtaine d'études concernant des régions précises du Canada, dont l'Outaouais et la Côte-Nord, qui ont pour but de vérifier s'il y existe des communautés métisses historiques et, si c'est le cas, de tenter de faire une première analyse de leur processus d'ethnogenèse respectif<sup>7</sup> (Canada 2004). Après un long parcours dans le milieu universitaire, c'est désormais dans l'arène politique que tend à se diriger la recherche sur l'ethnogenèse. Le milieu universitaire se doit de s'y poser en arbitre à l'abri des intérêts en cause. Il doit analyser les travaux qui seront faits dans un cadre politique en matière d'ethnogenèse en fonction des connaissances académiques accumulées sur la question. Le milieu universitaire doit également être plus qu'un simple arbitre en matière d'étude sur l'ethnogenèse, mais aussi garder sa position de tête dans le domaine alors que celui-ci se déploie sur de nouveaux territoires. Il doit veiller à ce que les recherches théoriques et appliquées sur l'ethnogenèse soient prolongées au Québec en fonction des repères posés ailleurs en Amérique ainsi que des particularités historiques de ce territoire, ce à quoi se consacre l'auteur du présent article. Le champ de recherche sur les Métis qui s'est ouvert dans l'Ouest au début des années 1980 ne cesse de se déployer sur de nouveaux terrains depuis et atteint maintenant les frontières du Québec. Le sujet n'est pas clos : il éclot.

## Notes

1. Dans le cadre de cet article, le terme « Métis » sera écrit avec une lettre majuscule lorsqu'il a valeur d'ethnonyme. Il désigne alors les membres des communautés métisses ayant leur propre cohésion identitaire et culturelle, au même titre que les membres des communautés formées d'Amérindiens ou d'Inuits par exemple. Écrit avec une minuscule, le terme désignera plutôt les individus d'ascendance mixte en général, sans toutefois préciser s'ils entretiennent un lien identitaire ou culturel avec une communauté métisse. Par exemple, un « métis » peut s'identifier culturellement à un groupe d'Amérindiens comme les Hurons. Il est à noter que certaines organisations métisses des Prairies prônent désormais l'utilisation du terme

« Michifs » pour désigner leurs membres, celui-ci étant conforme à la prononciation locale du mot « Métis ».

2. Dans l'historiographie canadienne, les termes « Rébellions du Nord-Ouest » sont presque invariablement utilisés pour désigner aux événements de 1885. Ces termes sont cependant aujourd'hui décriés par certaines organisations métisses qui dénoncent le caractère illégitime qu'ils associent à cet épisode historique, préférant plutôt les désigner par les termes de « Résistances du Nord-Ouest ». Dans le cadre de ce travail, l'utilisation de la nomenclature plus neutre qu'est « Soulèvements du Nord-Ouest » sera prônée, puisqu'elle permet d'évoquer avec plus de nuances un épisode historique dont l'interprétation reste controversée non seulement au sein des populations eurocanadiennes, mais aussi au sein des populations métisses elles-mêmes.
3. La liste suivante présente les principaux ouvrages se consacrant à l'histoire des Métis de l'Ouest publiés à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il est à noter que, parallèlement à ces ouvrages, les volumes d'histoire canadienne généraliste publiés durant la même période évoquaient communément l'épisode des « Rébellions du Nord-Ouest » : Ouimet 1889, suivi de Testard de Montigny 1889 (Il s'agit de deux ouvrages publiés dans la même reliure), De Tremaudan 1918, 1935, Le Chevalier 1941, Wade 1955, Morton 1956.
4. Une carte des principaux endroits faisant l'objet de l'étude paraît dans l'introduction de cet ouvrage. Voir également à ce propos les commentaires sur le travail de l'historienne parus dans la revue *Ethnohistory* l'été dernier (Reimer et Chartrand 2004 : 585).
5. Les travaux de John Elgin Foster feront l'objet de publications sous forme d'articles, avant de paraître en 2001 dans l'ouvrage *From Rupert's Land to Canada, Essays in Honor of John E. Foster*. Ce livre présente également des travaux de Jennifer Brown et de Heather Devine, autre historienne dont il sera question plus loin.
6. Plus les générations passent, plus les croisements familiaux à l'intérieur de la population se produisent et, conséquemment, plus cette proportion est appelée à augmenter. Il est permis de supposer qu'aujourd'hui une proportion encore plus grande de la population québécoise de souche française compte au moins un ancêtre amérindien, aussi ancien puisse-t-il être.
7. Le ministère de la Justice du Canada a financé dix-sept études portant sur les populations d'ascendance mixte des régions suivantes : Yukon : bassin hydrologique du fleuve Mackenzie ; Territoires du Nord-Ouest : Grand-Lac-des-Esclaves ; Colombie-Britannique : centre de la Colombie-Britannique (Prince George, Quesnel et Lac William), Vallée intérieure du fleuve Fraser ; Alberta : nord-est de l'Alberta (Wood Buffalo Parc), Wabasca-Desmarais, cours supérieur de la rivière Saskatchewan (Edmonton, Rocky Mountain House et Saint-Albert) ; Saskatchewan : cours inférieur de la rivière Saskatchewan (Saskatoon et Prince Albert), vallée de la rivière Saskatchewan-Sud, lac Cumberland ; Manitoba : nord du lac Winnipeg ; Ontario : Lacs-des-Bois, Baie-James ; Québec, Côte-Nord, vallée de la rivière Gatineau dans l'Outaouais ; Maritimes : nord du Nouveau-Brunswick et sud de la Nouvelle-Écosse. L'information préliminaire sur ces études est parue dans une brochure du ministère (Canada 2004).

## Ouvrages et documents cités

- AAQ, 2005 : *Alliance autochtone du Québec*. <<http://www.aaqnaq.com/> / bienvenue.htm> (consulté le 25 juillet 2005).
- BAKER, Vaughan B., 1994 : « Marcel Giraud, 1900-1994. A Memorial and a Reminiscence ». *Louisiana History* XXXV(3) : 355-360
- BARTH, Frederik, 1969 : *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Cultural Difference*. Little, Brown and Co., Boston.
- BOUCHARD, Russel, 2005 : *La Communauté métisse de Chicoutimi : fondements historiques et culturels*. Éditions Chik8timitich, Saguenay.

- BROWN, Jennifer S. H., 1980 : *Strangers in Blood. Fur Trade Families in Indian Country*. University of British Columbia Press, Vancouver.
- CANADA (Ministère de la Justice), 2004 : *Recherche de l'histoire des communautés d'ascendance mixte : études des régions*. Ministère de la Justice du Canada, Ottawa.
- CMDRSM, 2005 : *Communauté métisse du Domaine du Roy et de la Seigneurie de Mingan*. <<http://www.metisduquebec.ca/fr/commldr/accueillr.htm>> (consulté le 25 juillet 2005).
- CME, 2005 : *Communauté métisse de l'Estrie : Bienvenue dans le groupe de discussion de la communauté métisse de l'Estrie*. <<http://groups.msn.com/communautemetisseestrie>> (consulté le 25 juillet 2005).
- CMEC, 2005 : *Communauté métisse de l'est du Canada*. <<http://www.metisduquebec.ca/fr/comwest/accueillest.htm>> (consulté le 25 juillet 2005).
- CMNBEC, 2005 : *Communauté métisse du Nouveau-Brunswick et de l'est du Canada*. <<http://www.metisduquebec.ca/fr/comnbnb/pourquoi.htm>> (consulté le 25 juillet 2005).
- COUR SUPR ME DU CANADA, 2003 : *Jugement rendu le 19 septembre 2003 dans la cause de Sa Majesté la Reine contre Steve Powley et Roddy Charles Powley* [2 R.C.S 207]. Cour suprême du Canada, Ottawa.
- De TREMAUDAN, Auguste-Henri, 1918 : *Le Sang français*. Imprimerie de la Libre parole ltée, Winnipeg.
- , 1935 : *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien*. Éditions Albert-Lévesque, Montréal.
- DEVINE, Heather, 2003 : *The People Who Own Themselves: Aboriginal Ethnogenesis in a Canadian Family, 1660-1990*. University of Alberta Press, Calgary.
- DEVINE, Marina (dir.), 1998 : *Picking Up the Threads. Métis History in the Mackenzie Basin*. Parcs-Canada et Patrimoine canadien, Ottawa.
- DICKASON, Olive Patricia, 1984 : « From "One Nation" in the Northeast to "New Nation" in the Northwest : A look at the Emergence of the métis » in Jacqueline Peterson et Jennifer S. H. Brown (dir.), *The New Peoples. Being and Becoming a Métis in North America*, p. 19-36. University of Manitoba Press, Manitoba Studies in Native History 1, Winnipeg.
- FOSTER, John Elgin, 1984 : « Some Questions and Perspectives on the Problem of Métis Roots », in Jacqueline Peterson et Jennifer S. H. Brown (dir.), *The New Peoples. Being and Becoming a Métis in North America*, p. 73-91. University of Manitoba Press, Manitoba Studies in Native History 1, Winnipeg.
- , 2001 : « Wintering, the Outsider Adult Male and the Ethnogenesis of the Western Plains Métis », in Theodore Binnema, Gerhard John Ens et Rod C. Macloed (dir.), *From Rupert's Land to Canada. Essays in Honor of John E. Foster*, p. 179-193. University of Alberta Press, Edmonton.
- GIRAUD, Marcel, 1945 : *Le Métis canadien : son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*. Institut d'ethnologie, Paris.
- , 1984 : « Foreword », in Jacqueline Peterson et Jennifer S. H. Brown (dir.), *The New Peoples. Being and Becoming a Métis in North America*, p. xi-xiii. University of Manitoba Press, Manitoba Studies in Native History 1, Winnipeg.
- , 1986 [1945] : *The Métis in the Canadian West*. University of Alberta Press, Edmonton.
- KENNEDY, John C., 1997 : « Labrador Metis Ethnogenesis ». *Ethnos* 62(3-4) : 5-23.
- Le CHEVALIER, Jules, 1941 : *Batoche : les missionnaires du Nord-Ouest pendant les troubles de 1885*. Presse dominicaine, Montréal.
- LONG, John S., 1984 : « Treaty No. 9 and the Fur Trade Company Families: Northeastern Ontario's Halfbreeds, Indians, Petitioners and Métis » in Jacqueline Peterson et Jennifer S. H. Brown (dir.), *The New Peoples. Being and Becoming a Métis in North America*, p. 137-162. University of Manitoba Press, Manitoba Studies in Native History 1, Winnipeg.
- MADDEN, Jason, 2003 : *Identifying Métis Communities and Rights-Holders in a Post-Powley World*. Document distribué lors d'une allocation présentée le 20 novembre 2003 à l'occasion du « National Forum : The Supreme Court of Canada Recognizes Métis Rights », Toronto.
- MOORE, Kermot, 1982 : *Kipawa : Portrait of a People*. Highway Book Shop, Cobalt.
- MORTON, William Lewis (dir.), 1956 : *Alexander Begg's Red River Journal and Other Papers Relative to the Red River Resistance of 1869-1870*. The Champlain Society, Toronto.
- NMQ, 2005 : *Nation Métis du Québec : Message aux Métis du Québec*. <<http://www.othermetis.net/Quebec/PQFR.html#Repertoire>> (consulté le 25 juillet 2005).
- OUMET, Adolphe, 1889 : *La vérité sur la question métisse au Nord-Ouest*. suivi de TESTARD De MONTIGNY, Benjamin-Antoine, 1889 : *Biographie et récit de Gabriel Dumont sur les événements de 1885*. [maison de publication inconnue], Montréal. [Il s'agit de deux ouvrages publiés dans la même reliure.]
- OWRAM, Douglas Robb, 1982 : « The Myth of Louis Riel ». *Canadian Historical Review* LXIII (3) : 315-336.
- PETERSON, Jacqueline, 1981 : *People in Between: Indian-White Marriage and the Genesis of a Métis Society and Culture in the Great Lakes Region, 1680-1830*. Thèse de doctorat en histoire, University of Illinois at Chicago Circle.
- PETERSON, Jacqueline, et Jennifer BROWN, 1984 : « Introduction », in Jacqueline Peterson et Jennifer S. H. Brown (dir.), *The New Peoples. Being and Becoming a Métis in North America*, p. 5-16. University of Manitoba Press, Manitoba Studies in Native History 1, Winnipeg.
- PETERSON, Jacqueline, et Jennifer S. H. Brown (dir.), 1984 : *The New Peoples. Being and Becoming a Métis in North America*. University of Manitoba Press, Manitoba Studies in Native History 1, Winnipeg.
- , 2001 [1984] : *The New Peoples. Being and Becoming a Métis in North America*. University of Manitoba Press, Winnipeg.
- RASPORICH, Anthony, et James FRIDERES (dir.), 1985 : *The Metis, Past and Present*. Canadian Ethnic Studies/Études ethniques du Canada, Numéro spécial 17, Toronto.
- REIMER, Gwen, et Jean-Philippe CHARTRAND, 2004 : « Documenting Métis in Ontario ». *Ethnohistory* 51(3) : 567-607.
- SAWCHUK, Joe, 1978 : *The Metis of Manitoba. Reformulation of an Ethnic Identity*. Peter Martin Associates Limited, Toronto.
- SAWCHUCK, Joe, Patricia SAWCHUCK et Theresa FERGUSON, 1981 : *Metis Land Rights in Alberta: A political History*. Métis Association of Alberta, Edmonton.
- SLOBODIN, Richard, 1966 : *Métis of the Mackenzie District*. Saint Paul University, Ottawa.
- STATISTIQUE CANADA, 2001 : *Recensement de 2001 : Analyses. Peuples autochtones du Canada : un profil démographique. Groupes autochtones : les Métis*. <[http://www12.statcan.ca/francais/census01/Products/Analytic/companion/abor/groups2\\_f.cfm](http://www12.statcan.ca/francais/census01/Products/Analytic/companion/abor/groups2_f.cfm)> (consulté le 31 mars 2005).
- WADE, Mason, 1955 : *The French Canadians 1760-1945*. Macmillan, Toronto.